



La lettre du Collège de France

27 | décembre 2009
La Lettre n° 27

Ian Hacking, lauréat du prix Holberg 2009

Discours de réception lors de la cérémonie de remise du Prix Holberg, 25 novembre 2009

Ian Hacking

Traducteur : Marc Kirsch



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/356>

DOI : [10.4000/lettre-cdf.356](https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.356)

ISBN : 978-2-7226-0094-2

ISSN : 2109-9219

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 20-21

ISSN : 1628-2329

Référence électronique

Ian Hacking, « Ian Hacking, lauréat du prix Holberg 2009 », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 27 | décembre 2009, mis en ligne le 24 juin 2010, consulté le 17 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/356> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.356>



Son Altesse Royale la Princesse Mette-Marit remet le prix Holberg 2009 au Pr Ian Hacking (Bergen, Norvège)
© Marit Hommedal/Holberg Prize.

IAN HACKING LAURÉAT DU PRIX HOLBERG 2009

Ian Hacking, titulaire de la chaire de Philosophie et histoire des concepts scientifiques (2000-2006) au Collège de France, a reçu le *Ludwig Holberg Memorial Prize* à Bergen, Norvège, le 25 novembre 2009. Le prix Holberg comporte trois volets. Le *Holberg Prize School Project* est un prix de recherche pour les élèves de lycée. Le *Nils Klim Prize* est décerné à des chercheurs nordiques de moins de 35 ans travaillant dans les domaines couverts par le prix Holberg. Le *Holberg International Memorial Prize* est décerné chaque année « pour une œuvre intellectuelle exceptionnelle dans un domaine relevant des arts et des humanités, des sciences sociales, du droit et de la théologie ». Le montant de ce prix est de 4,5 millions de couronnes norvégiennes (environ 500 000 €).

Discours de réception lors de la cérémonie de remise du Prix Holberg, 25 novembre 2009 Pr Ian Hacking

Traduction Marc Kirsch

« Votre Altesse royale, Messieurs les membres du *Ludwig Holberg Memorial Fund*, chers invités,

la coutume voulait, les années précédentes, que le lauréat du prix Holberg s'en tienne à quelques mots de remerciement et de commentaire sur le prix, les organisateurs et le Baron Holberg. On m'a demandé cette année de parler un peu plus longuement d'un thème de recherche en cours.

Pour autant, je ne saurais omettre les remerciements. J'aimerais parler pour l'ensemble des trois prix. Le plus important est celui des plus jeunes : le concours de recherche pour les lycéens. Les participants et les trois vainqueurs

représentent l'avenir. C'est une belle idée d'avoir inclus des jeunes dans la structure du Prix Holberg. Le suivant par ordre d'importance est le prix Nils Klim destiné aux jeunes chercheurs nordiques. Ils sont le futur proche. Un tel prix peut donner au lauréat une impulsion décisive à la fois sur le plan financier et en termes de reconnaissance internationale. Le moins important est le prix senior. En effet, si actifs que nous continuions à être, nous autres hommes et femmes âgés, l'œuvre de notre vie, pour l'essentiel, est accomplie.

Je suis bien sûr reconnaissant pour ce prix si généreux, mais aussi attristé. J'ai eu un grand quart d'heure de célébrité, que je n'aurais jamais connu sans cette imposante somme d'argent. Ce que j'ai préféré, c'est le titre du *Daily Telegraph*, le journal conservateur de Londres : « Un philosophe canadien gagne 500 000 euros et s'achète des draps neufs ». Il est honteux que dans les humanités il ne puisse y avoir de véritable reconnaissance publique sans que soient en jeu de fortes sommes d'argent. Non qu'il faille mépriser l'argent, bien sûr. Comme beaucoup d'autres lauréats de prix importants, ma femme et moi ferons don d'une bonne partie de cette somme. Chose qui nous a frappée, notre choix de bénéficiaires est remarquablement semblable, hormis les contributions à des institutions éducatives, à celui qui figure sur la liste du *Crown Prince and Crown Princess's Humanitarian Fund*.

J'en viens à mes recherches actuelles. Le meilleur résumé de ma vie, intellectuelle et en général, tient en trois mots : je suis curieux. [...] Ma curiosité me vaut beaucoup d'ennuis, dont le moindre n'est pas de suivre

plus de sujets différents que je n'ai le temps et l'énergie d'en traiter.

Le symposium Holberg a porté sur des questions sociales, et en particulier sur mes idées concernant la manière de façonner les gens et sur les « effets de boucle » de la classification. Mais pour l'heure, le problème que je trouve le plus pressant est la curiosité au sujet de la curiosité elle-même.

William Saroyan, romancier marxiste américain, a écrit une merveilleuse histoire pour enfants intitulée *ME ! (Moi !)*. Au commencement, il n'y avait qu'un seul mot, « moi ». Les gens allaient et venaient en répétant « moi, moi, moi » et rien d'autre. Puis ils découvrirent « toi ». S'il pouvait y en avoir deux, il pouvait y en avoir plus : « oui » et « non », « vert » et « bleu ». Et puis, dit Saroyan, les gens se sont mis à trouver. À la dernière page de son livre magnifique, « ils trouvent encore ». Oui nous trouvons.

Cette histoire nous apprend ceci : nous avons dû trouver comment trouver. C'est une série de découvertes culturelles au cours de l'histoire. Mais ce n'est pas seulement l'histoire des civilisations. Il fallait que les gens possèdent différentes sortes de capacités latentes qu'ils devaient apprendre à utiliser. Trouver comment trouver est un jeu d'interactions compliquées entre des facultés innées et l'histoire humaine. Il a produit plus d'effet sur notre planète que tout ce que nous avons fait d'autre.

Nous avons trouvé comment faire d'innombrables choses, comment sculpter le corps humain dans le marbre, comment le peindre sur des toiles, et nous sommes en train de trouver

comment modifier son génome. Nous trouvons non seulement comment faire, mais nous trouvons aussi ce qui est vrai. Nous avons fait des découvertes sans nombre en amour et aussi, hélas, dans la guerre. Mais c'est de trouver dans les sciences qui a fait de nous l'espèce dominante. Trop dominante, peut-être. Une anthropologie philosophique des sciences est une enquête sur ceux des aspects de la nature humaine qui ont changé la face de la terre et de tout ce qui l'habite.

Trouver est toujours une chose particulière, mais il y a quelques grandes lignes directrices. Je les appelle des styles de raisonnement scientifique. J'ai adapté ce label qui vient d'un historien des sciences australien, feu Alistair Crombie. Je transforme son anthropologie de la raison scientifique en une anthropologie philosophique.

Crombie distinguait quelque six méthodes d'argumentation fondamentalement différentes, qui se sont développées dans ce qu'il appelait « la tradition européenne », mais qui sont devenues partie intégrante du patrimoine humain. Leur épïcêtre pourrait bien se situer aujourd'hui dans la métropole flambant neuf de Shenzhen, dans le sud de la Chine, à côté de Hong-Kong. À moins que ce ne soit à Bangalore, en Inde ? Reste qu'à l'origine, l'histoire culturelle de ce que nous appelons les sciences s'est développée en Méditerranée puis en Europe.

Le premier style que l'on vit s'épanouir fut mathématique. Kant l'avait très bien remarqué. Il y a dans la seconde édition de sa *Critique de la raison pure* un passage magique où il parle d'une révolution : « Le premier qui démontra le triangle isocèle (qu'il s'appelât Thalès ou de tout autre nom) eut une illumination ». Bien entendu, ce n'est pas d'un homme seul qu'il s'agit mais d'une petite communauté, et l'on parlerait aujourd'hui d'Eudoxe plutôt que de Thalès. Cependant, dans le cours d'environ quatre-vingts ans, un petit cercle d'excentriques découvrit la démonstration mathématique, une manière

entièrement nouvelle de trouver. Et nous avons continué à trouver : les preuves et les techniques de preuve continuent d'être, dans l'histoire sociale, un domaine en développement.

Chez Crombie, les deux styles de pensée scientifique qui viennent ensuite sont les suivants, dans sa propre terminologie : (1) la construction de modèles hypothétiques du monde, une technique ancienne qui s'est cristallisée avec Galilée, et (2) l'exploration expérimentale, plus antique et universelle encore. L'étape conceptuelle vraiment décisive, qui a rendu possible dans l'Europe du XVII^e siècle l'essor de ce que l'on qualifie de révolution scientifique, fut la fusion de ces deux styles pour former le style du laboratoire. Une nouvelle fois, Kant parle d'une « révolution subite dans la manière de penser ». Il met en avant Galilée d'un côté, Torricelli de l'autre. Il fallait que théorie et exploration se combinent, pour changer le monde. Robert Boyle et sa pompe à air sont à mes yeux l'emblème d'une nouvelle cristallisation du style de laboratoire. Son cœur est la construction d'instruments destinés non seulement à examiner le monde, mais aussi à créer de nouveaux phénomènes. Crombie propose encore trois autres styles : je ne mentionnerai que le style taxinomique, que l'on trouve dans toutes les cultures, mais qui s'est cristallisé dans l'œuvre de Linné.

Ce qui m'intrigue, ce sont les tournants philosophiques. Je pars d'une version érudite de l'histoire des sciences populaire, mais des événements historiques canoniques prennent de nouvelles significations. Cette histoire doit avoir aussi un volet cognitif – quoique pour le moment il soit plus a priori qu'empirique. En sciences cognitives, il y a une école modulariste qui soutient, par exemple, qu'il existe une structure universelle de la manière dont les êtres humains de par le monde classifient les choses vivantes. Le style de pensée taxinomique repose sur ce fondement. À la vérité, je suis assez peu modulariste. Mais on peut concevoir chaque style de pensée comme déployant un ensemble

spécifique de capacités humaines qui doivent être découvertes et cultivées. Lorsque Thalès, Eudoxe et leurs collègues ont reçu cette illumination, quelque chose dans l'esprit humain s'est déclenché, la réalisation d'un potentiel qui était déjà présent. En l'espace de très peu d'années, ce fut un jaillissement prodigieux de créativité géométrique. L'historien des mathématiques israélien Reviel Netz s'est lancé brillamment dans cette « histoire cognitive », comme il l'appelle. Mais gardons-nous de trop mettre l'accent sur les aspects cognitifs. Le style de laboratoire ne demande pas seulement des aptitudes cognitives à la modélisation et à l'exploration : il requiert aussi que l'on trouve comment faire des choses avec le corps humain, la main et l'œil. C'est un art corporel.

Il y a aussi un tournant plus purement philosophique qui a affaire à la vérité elle-même. Les styles de pensée ne sont pas des manières de trouver des vérités qui sont juste là, attendant d'être découvertes. Les styles sont auto-authentifiants en ceci qu'ils produisent de nouveaux critères de ce qui est vrai. Il ne s'agit pas là de quelque forme de relativisme ; c'est une manière d'expliquer d'où vient notre sens de l'objectivité. Cela pourrait ressembler à un historicisme sauvage, mais c'est très proche du principe de vérification des positivistes du Cercle de Vienne.

Je m'arrête et je m'en tiens à ce commencement intrigant. Nous voici parvenus dans le cœur du territoire de la philosophie. C'est un pays kantien, sans doute, mais j'y vois la terre de celui, parmi les philosophes des temps modernes, qui avait la plus grande des curiosités : je veux dire Leibniz. Voilà mon modèle, curieux de tout, y compris de la curiosité elle-même. Le prix Holberg est pour moi un encouragement à poursuivre ces réflexions sur la raison scientifique, et peut-être à les mener à terme dans un futur assez proche. C'est pourquoi je veux une nouvelle fois vous remercier. » ■